



NOCTURNE

SUSAN KRINARD

La soif du vampire

 HARLEQUIN

SUSAN KRINARD

La soif du vampire

N O C T U R N E

éditions  HARLEQUIN

Collection : NOCTURNE

Titre original : DAYSIDER

Traduction française de KAREN DEGRAVE

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

NOCTURNE®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 2013, Susan Krinard. © 2014, Harlequin S.A.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2803-0563-1 — ISSN 2104-662X

Prologue

San Francisco, Californie

Maman pleurait. Alexia savait que c'était à cause de la femme de la télévision, dont la voix douce ne collait pas avec son air méchant.

On voyait une ville noire derrière la dame, avec un grand dôme qui ressemblait à une carapace de scarabée.

— Erebus, dit la dame.

Alexia ne savait pas ce que cela voulait dire, mais c'était un vilain mot, puisqu'il rendait maman triste.

Alexia s'approcha de maman, qui avait des cernes sous les yeux et le nez rouge.

— Qu'y a-t-il, maman ? demanda-t-elle en tendant les bras pour que sa mère la prenne sur ses genoux.

Cette dernière la souleva pour l'installer sur le canapé à côté d'elle.

— Tout va bien, Lexie, répondit-elle en essayant de sourire.

Alexia savait quand sa mère faisait semblant. Elle n'avait pas la même odeur et sa voix devenait plus dure. Quelque chose n'allait pas, et sa tristesse la mettait en colère.

— De quoi parlent-ils ? demanda-t-elle en montrant la télévision.

— D'une ville, répondit maman en lui caressant les cheveux.

— Comme San Francisco ?

— Pas tout à fait, précisa-t-elle en reniflant. Tu te souviens des nocturnes ?

— Ils sont méchants, répondit Alexia en faisant une grimace. Nous nous sommes battus contre eux.

— C'est ça, reprit sa mère en posant sa joue sur sa tête. C'est la ville qu'ils ont construite dans l'endroit que nous appelions la vallée Sonoma. Ils y vivent à l'abri du soleil.

— Le soleil les tue, récita solennellement Alexia.

— Oui.

— Et ils ont tué beaucoup de gens pendant la grande bagarre, n'est-ce pas ?

Sa mère lui couvrit les yeux comme si elle voulait lui cacher les images de la télévision.

— Tu ne devrais pas savoir ça, dit-elle d'une voix qui tremblait bizarrement. Aucun enfant ne devrait le savoir.

— Ne t'inquiète pas, maman, répondit Alexia en écartant ses mains de son visage. Les enfants de l'école parlent tout le temps des suceurs de sang. Je n'ai pas peur.

— Mon Dieu..., murmura sa mère. Est-ce que... Sont-ils gentils avec toi ?

— Ça va. Les filles sont parfois méchantes. Les garçons me regardent beaucoup, c'est tout.

— Que disent-ils ? demanda sa mère en posant ses mains sur ses joues.

Alexia haussa les épaules comme les adultes quand ils voulaient faire croire que quelque chose n'avait pas d'importance.

— Des bêtises sur mes yeux, répondit-elle en se

touchant les paupières. Ils disent que je suis comme un chat parce que je peux voir dans le noir.

— C'est ça, dit sa mère d'une voix complètement différente. Et les chats sont beaux, non ? Ils sont courageux et gracieux... Mais tu sais quoi ? Je trouve que tu ressembles encore plus à un renard. Tu te souviens des photos que je t'ai montrées ?

Alexia hocha la tête.

— Leurs poils étaient rouges, comme mes cheveux.

— Et les renards sont vifs et malins, tout comme toi.

C'étaient des mots gentils, mais Alexia ne put s'empêcher de tourner la tête vers la ville noire de la télévision.

— Les suceurs de sang ne vont pas venir *ici*, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, un peu effrayée, finalement.

— Lexie, ce mot...

— C'est ce qu'ils sont, non ?

Maman se mit à rire, mais Alexia ne perçut aucune joie.

— Oui... Mais tu ne dois pas t'inquiéter.

— Je ne m'inquiète pas, répondit-elle avant de se mordre la lèvre. Nous n'allons pas nous battre encore contre eux, dis ?

Sa mère inspira profondément.

— Non. Je regrette...

— Que regrettes-tu, maman ?

— Je regrette que la vie ne soit plus comme elle était autrefois, avant la grande bagarre.

— Quand papa était vivant ?

Sa mère se mit à sangloter. Alexia comprit immédiatement que c'était à cause de ce qu'elle venait de dire.

— Je suis désolée, murmura-t-elle en caressant ses joues mouillées. Je ne parlerai plus jamais de papa.

— Mon bébé..., gémit maman en la serrant si fort

qu'elle l'empêcha de respirer. Je ne laisserai personne te faire de mal. Jamais. Je te garderai auprès de moi pour toujours.

Alexia pressa sa joue contre la gorge de sa mère, là où elle sentait battre son pouls qui la rassurait.

Mais elle ne voulait pas seulement être rassurée. Elle voulait trouver un moyen de rendre sa mère heureuse.

Et empêcher ces méchants suceurs de sang de faire du mal aux gens.

*Enclave de San Francisco,
région de la côte Ouest.*

— C'est peut-être une mission suicide, annonça le directeur.

Alexia éclata de rire.

— N'est-ce pas le cas de toutes les missions ?

Wilson McAllister, le directeur d'Aegis, la fixa sans exprimer le moindre amusement.

— Ce n'est pas drôle, Alex. Nous parlons de violer le traité et de frapper en plein cœur de la zone. Même le maire n'est au courant de rien.

— Officiellement, en tout cas, ricana Alexia.

— Si peu officiellement qu'il n'enverra personne sauver vos fesses si vous vous faites prendre, répondit McAllister, dont les lunettes à montures métalliques reflétaient les néons du plafond. Vous devez en découvrir le plus possible sur la colonie illégale des nocturnes sans attirer l'attention de la citadelle. Si l'un de vous est pris ou tué...

— Aegis niera avoir eu connaissance de nos agissements, le coupa Alexia. Je connais la chanson.

Alexia se dirigea vers la fenêtre, d'où l'on pouvait voir les eaux scintillantes de la baie de San Francisco. Un convoi lourdement armé, qui apportait des denrées

alimentaires des campagnes avoisinantes, passait dans la rue. Le traité interdisait aux nocturnes d'attaquer ce genre de convois.

Le traité était globalement respecté, mais il y avait toujours des terroristes — dans les deux camps — qui rêvaient de provoquer une nouvelle guerre. L'équipe d'Alexia s'efforçait de l'empêcher.

Alexia songea à l'année où les nocturnes étaient apparus. Ce n'étaient pas *ses* souvenirs, bien sûr, mais elle avait consulté les bulletins d'information de l'époque aux archives. Elle avait vu la peur sur les visages des gens quand on avait commencé à parler de vampires. Ils émergeaient de sanctuaires souterrains dans lesquels ils avaient dormi pendant des décennies, des siècles, parfois des millénaires. Personne ne savait ce qui les avait réveillés, ni pourquoi ils avaient choisi cette époque pour prendre possession de la terre.

Après dix ans d'une guerre terrible au cours de laquelle sa mère avait donné naissance à un enfant à moitié vampire, le traité avait divisé le monde. Il y avait les citadelles des vampires d'un côté, les enclaves des humains de l'autre, qu'on avait soigneusement séparées par des régions neutres appelées zones.

La zone qui entourait l'enclave de San Francisco était une vaste région semi-circulaire d'anciennes banlieues sur lesquelles la nature reprenait ses droits peu à peu. Au-delà, vers le sud et vers l'est, se trouvaient les fermes qui alimentaient les enclaves. Chacune était entourée de sa propre zone et protégée par des troupes. Le traité était censé garantir leur sécurité, ainsi que celle des routes qui menaient aux enclaves.

Au nord, dans une ancienne région viticole, se dressait Erebus, la citadelle de la nuit.

Alexia se souvint des images de sa construction

que la télévision avait montrées. On savait très peu de choses, à l'époque. Les rumeurs les plus folles circulaient à son sujet. Des prisonniers de guerre humains l'avaient construite pendant le jour, les vampires pendant la nuit. En moins d'un an, la citadelle noire et luisante, constituée de grandes tours sans fenêtres aux ornements gothiques, était assez grande pour abriter dix mille habitants. Et cette estimation ne concernait que la surface : on supposait que sa portion souterraine pouvait en abriter cinq mille de plus. La citadelle était deux fois plus grande aujourd'hui, et elle disposait de ses propres fermes pour nourrir les humains qui y vivaient.

Tous des esclaves, songea Alexia avec colère. Ils étaient la réserve de sang des nocturnes, ceux que les enclaves avaient condamnés et bannis.

Comme Garret.

— Mademoiselle Fox ?

Elle se tourna vers McAllister, dont le visage mince et bronzé était renfrogné. Le fait qu'il l'ait appelée par son nom augurait du pire.

— Tu ne m'écoutais pas. Es-tu sûre d'être partante pour cette mission ?

Alexia retourna prendre place en face du bureau, dans une posture professionnelle qui ne trahissait aucune de ses émotions.

— Oui, monsieur. Je suis plus que partante.

— Il ne s'est pas encore écoulé un an depuis que ton frère...

— Je ne l'ai pas oublié, monsieur.

McAllister s'éclaircit la voix.

— D'après les examinateurs, il est possible que tu en veuilles encore à la Cour pour l'avoir condamné à la déportation.

« Déportation » était un terme beaucoup trop faible pour désigner cette sentence.

— La Cour a mené une enquête approfondie. Je sais qu'il a eu droit à un procès équitable.

Le directeur s'enfonça dans son fauteuil en soupirant.

— Vraiment ?

Alexia avait conscience qu'il la mettait à l'épreuve et qu'elle devait le convaincre.

— Les preuves étaient concluantes, monsieur.

— Alors tu ne crois plus à la légitime défense ?

C'était la question que les psychiatres n'avaient pas cessé de lui poser depuis qu'on avait envoyé Garret à Erebus.

— Sans les lois, le chaos régnerait et les enclaves disparaîtraient, répondit-elle d'un ton parfaitement sincère. Je n'en veux qu'aux sangsues, monsieur.

— Mais leur en veux-tu au point de perdre ton objectivité au cours d'une mission aussi délicate ? Voilà la vraie question.

— Est-ce la conclusion des examinateurs ?

McAllister esquissa un sourire amer.

— Nous n'aurions pas cette conversation si c'était le cas. La décision m'appartient. Mais si je me trompe...

Alexia se redressa et fixa le règlement de l'agence placardé au mur derrière McAllister.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur. Quand partons-nous ?

Le directeur fouilla dans ses dossiers et lui en tendit un.

— Demain. Tu feras équipe avec Michael. Nous n'envoyons que deux agents pour le moment. Votre mission consiste *strictement* à observer ce qui se passe.

— C'est compris, monsieur.

— Appelle Carter et étudie le dossier. Nous ferons un dernier briefing demain à 11 heures.

McAllister reporta son attention sur son ordinateur sans lui laisser le temps de le saluer. Il préférait minimiser les formalités — et elle aussi.

Alexia regagna le petit appartement que son grade lui permettait d'occuper seule à l'étage des agents. Elle retira ses bottes et s'autorisa un petit verre du riesling rare et hors de prix auquel elle avait consacré une bonne partie de sa solde précédente. Après un court répit, elle appela Michael pour qu'ils relient leurs ordinateurs et étudient le dossier.

— Ça paraît facile, commenta son coéquipier après la deuxième lecture. On s'infiltrer, on observe et on rentre.

Alexia regarda brièvement son reflet dans l'écran de l'ordinateur. Elle avait des cheveux roux coupés au carré, des yeux verts bridés et un menton pointu. Certaines nouvelles recrues trouvaient malin de lui faire remarquer que son surnom de « la Renarde » lui convenait parfaitement.

Mais même une renarde aussi entraînée qu'elle risquait de ne pas survivre à cette mission. Si elle avait cru que Michael était aussi désinvolte qu'il en avait l'air, elle aurait eu de bonnes raisons de s'inquiéter.

Mais Alexia ne s'inquiétait pas. Michael avait survécu à dix missions en ne recevant que des blessures légères et en conservant la même coéquipière jusqu'à la mort de Jill, l'année précédente. Alexia et lui avaient accompli trois missions ensemble depuis et s'entendaient parfaitement. Elle avait confiance en lui — plus qu'en n'importe qui d'autre, son patron compris.

Michael s'était profondément enfoncé dans la zone

alors qu'elle ne s'était guère éloignée de la frontière. Elle pouvait compter sur son expérience et avait la ferme intention de mener cette mission à bien. C'était l'occasion de prouver ce qu'elle valait.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Le briefing commence dans un quart d'heure. On se retrouve là-bas.

Michael la salua avec un sourire ironique.

— Et ne t'avise pas de finir ce vin ! lui dit-il. J'ai l'intention d'en boire une bonne moitié quand on reviendra.

— Accordé.

Alexia éteignit l'ordinateur, remit ses bottes et vida son verre en se demandant qui boirait le reste de la bouteille si Michael et elle ne revenaient pas.

Un besoin soudain d'air frais la fit descendre dans la rue, très animée par cette belle matinée. Quand elle était née, vingt-six ans plus tôt, personne n'aurait cru que San Francisco pouvait redevenir ce qu'elle était avant le Réveil.

Ce n'était pas tout à fait vrai, bien sûr... Mais la vie humaine avait repris son cours depuis que le traité avait permis la reprise de l'agriculture et du commerce entre les enclaves. Banquiers, secrétaires, policiers, journalistes et épiciers vaquaient à leurs occupations comme ils le faisaient au xx^e siècle.

Mais Alexia ne pouvait pas se mêler à eux sans percevoir ce qui avait changé. Il suffisait que les gens posent les yeux sur elle pour qu'elle lise de la peur et de l'hostilité sur leurs visages — même s'ils la haïssaient un peu moins qu'ils ne haïssaient les nocturnes, parce qu'elle n'était pas leur ennemie.

L'existence des agents dhampiri était publique, mais aucun d'eux ne pouvait passer pour humain — pas

avec les yeux d'un chat et des dents qui rappelaient un peu trop celles des loups.

Ou celles des nocturnes.

Alexia se dirigea vers l'étal d'un épicier pour regarder des oranges qui arrivaient de Los Angeles.

— Regarde, maman ! dit une petite fille de l'autre côté des caisses. Est-ce une suceuse de sang ?

Alexia offrit un sourire compréhensif à la mère, visiblement aussi mortifiée qu'incapable de cacher son dégoût.

— Tu ne dois pas dire ce genre de choses, Jenny, gronda-t-elle en tirant sa fille par la main. Ce n'est pas poli et elle est dans *notre* camp.

Notre camp, songea Alexia en rentrant au quartier général. Personne ne pouvait mettre sa loyauté en doute. C'était sa mère, aujourd'hui décédée, qui l'avait élevée, pas son père inconnu et haï.

Mais il n'y aurait jamais vraiment de « nous » pour les dhampiri.

Le ferry avançait silencieusement dans le brouillard. Puisque la baie de San Francisco faisait théoriquement partie de l'enclave, ils n'étaient pas censés y rencontrer de nocturnes. Ce n'était pas vraiment une garantie. Ils approchaient de la frontière, au-delà de laquelle la ville de San Rafael tombait en ruine. Désormais, la lumière du jour les protégeait davantage que le traité.

On voyait encore la prison abandonnée de Saint-Quentin au sud-est, ainsi que les deux extrémités du pont Richmond, tendues l'une vers l'autre à un kilomètre de distance comme des mains qui chercheraient désespérément à se toucher une dernière fois.

Alexia resserra les lanières de son sac à dos et fit un

signe de tête à Michael, qui scrutait les quais. Elle se réjouissait de l'affection strictement amicale qu'il lui inspirait. Son corps musclé et ses cheveux châains parsemés de mèches blondes valaient à Michael de nombreuses admiratrices, et le fait d'être l'une d'elles lui aurait compliqué les choses. De toute manière, les liaisons entre agents étaient interdites par le règlement d'Aegis.

— Le périmètre est dégagé, annonça Mike avant d'inspecter ses armes : couteau de combat, fusil d'assaut XM30 et pistolet VS120 — le « tueur de vampires ».

Le XM30 était assez puissant pour ralentir un vampire, mais le VS120 était la seule arme capable de tuer une sangsue. Les agents avaient pour consigne de ne l'utiliser qu'en dernier recours, les blessures qu'il infligeait étant aisément reconnaissables.

Après avoir inspecté ses propres armes, Alexia toucha par réflexe le cercle légèrement en relief que son patch formait sous son bras. On le lui avait changé la veille, ce qui lui garantissait un mois d'autonomie.

Sans la substance qu'il diffusait dans son organisme, il lui était impossible d'assimiler la nourriture des humains. Comme les dhampiri refusaient de boire du sang, le manque de cette substance lui aurait été fatal. Au moins, elle faisait partie des quarante pour cent de dhampiri immunisés contre la morsure des nocturnes — un sort pire que la mort.

Michael remarqua son geste.

— Ne t'inquiète pas, lui dit-il en posant sa main sur son épaule. Ça ne nous prendra pas plus d'une semaine.

Alexia laissa retomber son bras. Ils avaient onze heures de jour devant eux, mais ils devaient parcourir une bonne cinquantaine de kilomètres à travers la

zone. Si leurs renseignements étaient exacts, la colonie illégale se trouvait à l'ouest de l'ancienne ville de Santa Rosa, à moins de cinq kilomètres du territoire contrôlé par Erebus.

Plus ils s'approcheraient d'Erebus, plus ils risqueraient de rencontrer les agents de la citadelle — qu'ils soient nocturnes ou diurnes. Mais ils devaient d'abord franchir la zone peuplée par les créatures mutantes dont même les sangsues avaient peur.

Sans un mot de plus, Michael prit la direction de l'ancienne autoroute 101.

Couché au sommet d'une colline, Damon scrutait la vallée qu'il surplombait. La ville abandonnée semblait déserte. Les reflets du soleil sur les automobiles rouillées clignotaient comme un code dont il aurait ignoré la clé.

Mais Damon savait que la tranquillité de ces ruines n'était qu'apparente. Quelque part, au pied de l'une des collines, se développait une société qui n'aurait pas dû exister.

Il esquissa un sourire. Le Conseil connaissait l'existence de cette colonie depuis longtemps, même s'il n'en avait pas informé les agents de terrain. Mais peu importait : ceux que les humains appelaient diurnes disposaient de leur propre réseau d'information. Les maîtres avaient fermé les yeux sur cette initiative, parce qu'elle servait les intérêts des opiri. Cela leur permettait de savoir dans quelle mesure ils pouvaient s'implanter dans la zone sans susciter de réaction de la part des humains.

Mais cette colonie n'était plus secrète. L'enclave avait découvert son existence et envoyé des agents enquêter.

Il pouvait en résulter une nouvelle guerre, que les expansionnistes seraient heureux de livrer si les humains se montraient assez coopératifs pour la déclarer. Certains allaient jusqu'à prétendre que cette colonie avait été fondée par les expansionnistes eux-mêmes, et dans ce but précis.

Même si ce n'était pas le cas, Damon estimait probable qu'ils soutiennent la colonie, peut-être en lui fournissant des esclaves. Mais les indépendants, encore majoritaires au Conseil, tenaient à préserver une paix fragile.

Malheureusement, le problème que posait cette colonie ne pourrait sans doute pas être résolu pacifiquement. Ce qui l'avait générée était commun aux humains et aux opiri : c'était l'instinct de survie.

Pour survivre, les opiri avaient besoin de sang, mais aussi d'espace. Erebus commençait à être surpeuplée. Les opiri ne pouvaient pas vivre entassés les uns sur les autres, comme les humains ou les lapins. Les maîtres et beaucoup de seigneurs disposaient de leur propre tour pour loger leurs nombreux vassaux et esclaves, mais la place commençait à manquer, et les libres aussi avaient besoin de réserves de sang.

Tôt ou tard, le besoin d'étendre leur territoire pousserait certains opiri à la violence. Il allait devenir nécessaire de conclure de nouveaux accords avec les humains... ou de les vaincre.

Le sort de la colonie était indifférent à Damon, et son opinion n'intéressait personne. Il n'appartenait à aucun maître. De par sa nature, il ne servait que le Conseil et Erebus. C'était son destin.

N'étant ni humain ni opiri, il était condamné à la solitude. Il avait trop de valeur pour être rejeté comme un lamia, mais il était trop différent pour espérer

s'intégrer à la société érébusienne. Au moins, il était plus libre qu'aucun vassal ne pourrait jamais l'être.

Damon redescendit de sa colline en plissant les yeux pour ne pas être ébloui par le soleil déclinant. On ne lui avait pas demandé d'espionner la colonie. Sa mission était à la fois plus simple et plus dangereuse.

Il s'arrêta au pied de la colline, tous ses sens en alerte, mais ne perçut que l'odeur d'un renard et le cri d'un faucon. Tant qu'il se déplaçait de jour, il y avait peu de risques qu'il se fasse repérer par les colons, dont les sens étaient émoussés par le sommeil. Quant à leurs esclaves humains, ils auraient bien pu être sourds et aveugles.

Il risquait surtout de rencontrer des dhampiri. Sa seule incertitude portait sur le *moment* où il les rencontrerait, puisqu'ils étaient en route.

Il était prêt.

N O C T U R N E

SUSAN KRINARD

La soif du vampire

Aussi souple et silencieux qu'un grand félin, l'homme a jailli du sous-bois sans laisser à Alexia le temps de s'enfuir. Immobile, fascinée malgré elle par le regard de saphir de l'inconnu, Alexia sait que sa dernière heure est venue. Car l'homme est un vampire, un membre de ce peuple qu'elle hait depuis qu'elle connaît le secret de sa naissance : elle est l'enfant d'un viol, et son père était une créature de la nuit...

Mais, tandis qu'elle cherche désespérément le moyen d'échapper à son adversaire, Alexia est submergée par une sensation étrange : une vague de désir incontrôlable, mêlée d'une soif intense et jusqu'alors inconnue...

ROMAN INÉDIT

2014.01.51.4073.6



6,90 €

N° 104 - 1^{er} janvier 2014

éditions  HARLEQUIN
www.harlequin.fr